

Bonnes Nouvelles



**Claude Malius**

# **Bonnes Nouvelles**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08284-4

# Préface

Par S. MOA

(Écrivain, Artiste Peintre et Sculpteur)

Claude est sensible. Claude est respectueux. C'est pour cela que Claude est d'un autre temps.

Une sorte de Passé Antérieur avec une fenêtre sur le Présent.

C'est cette espèce de nostalgie plus ou moins floue, plus ou moins personnelle, que l'on ressent à la lecture de ses écrits. C'est vu de la fenêtre...

Il y a les mêmes senteurs que chez Giono et la même candeur que chez Calvino, le même élan donc. Tout cela respire le Sud. Derrière la nostalgie se love l'ironie, et derrière l'ironie... Le doute n'est plus permis :

Claude n'aime pas forcément son prochain.

Claude n'aime pas forcément son prochain, car l'expérience aidant, il a bien compris la décadence de l'humanité dans son ensemble. Et donc, derrière l'ironie, il y a souvent la connerie de la Comédie

Humaine, qu'il traduit à grands coups d'émotions et dont il tire la quintessence pour notre plus grande joie, et dans la bonne humeur.

Il a plein à donner, plein à échanger, plein à prendre mais ne sait pas comment s'y prendre, le Claude. Trop émotif, trop fatigué, trop, trop...

Et puis Les Autres... Comprennent pas les autres... Sa façon de voir les choses, de les vivre... Son mode de fonctionnement est une notion étrangère pour la plupart, et tous les jours il en souffre.

Claude aimerait La Justice, c'est là tout le problème. La justice n'est pas trop de ce monde comme disait l'autre.

Du coup le voilà décalé. Il est d'un autre temps, ce temps où le respect et l'échange étaient primordiaux à la survie de l'espèce.

Pourtant Claude est bien un écorché de l'âme car c'est aussi cela qu'il nous raconte, les combats, les victoires, les défaites, les blessures, les jouissances, et tout ce qui fait l'Essence de la Vie.

Enfin vous l'aurez compris, Claude est un grand sentimental à qui on ne raconte pas d'histoires.

L'histoire, les histoires, c'est plutôt lui qui les écrit, après les avoir vécues, et il flotte comme des

relents d'amertume entre ses pages d'écriture limpides et claires comme des larmes.

Émotion ! Quand tu nous tiens.





# Le Couloir

« Le Château Hanté ».

C'est ainsi que François appelait l'immense manoir de sa tante, richissime héritière solognote, veuve tyrannique et intransigeante quant à l'usage des bonnes manières qu'un petit garçon de six ans devrait déjà connaître. Il avait su pourtant déceler l'immense gentillesse que dissimulait la rugueuse autorité de « Tante Edwige » comme elle exigeait qu'il l'appelle, ou « *Tantine* » comme il la nommait en son cœur, et il l'aimait beaucoup.

Chacune de ses vacances au manoir était pour lui l'occasion de grandioses aventures. Dans ce décor magique, il s'inventait mille périls chevaleresques à affronter, mille façons de se prouver sa force et son courage.

Ainsi le voyait-on le matin, caracolant sur son fier et invisible destrier, partir au combat avec à la main, en guise de rapière, un vieux manche à balai, le couvercle de la poubelle en bouclier, plaqué contre lui, le protégeant des flèches ennemies.

Au jour d'une mémorable bataille, il identifia dans un parterre de dahlia qui bordait le perron une horde d'infidèles à pourfendre, et se lança dans un dantesque affrontement où, seul contre tous, il trancha, décapita et broya tous ses adversaires.

Ébouriffé, haletant et en sueur, il arrosait sa victoire et sa bravoure d'un grand verre de lait frais quand les hurlements de *Tantine*, agenouillée devant le « champ de bataille » et comptant les victimes, le ramenèrent brutalement à la réalité.

Dorénavant interdit d'épopées moyenâgeuses, il devint « Aventurier de la Jungle », rampant sous les buissons et les grands arbres du parc, acharné à en éliminer tous les fauves et à libérer l'exploratrice prisonnière des « tribus » sauvages. Combien de taupinières s'en retrouvèrent brutalement éventrées, nul ne le saura jamais.

Il ramena de ces expéditions plus d'égratignures que de trésors, des fourmis et des brindilles plein les cheveux, et même une bonne galopante à cause de quelques mûres encore trop vertes, mais qu'il avait été *forcé* de manger pour ne pas mourir de faim et de soif dans cette jungle hostile.

C'est au cours d'une de ces africaines missions, qu'il découvrit l'entrée de « La Crypte ».

Il s'agissait en fait du caveau de famille, négligé depuis quelques décennies, et qui peu à peu tombait en ruines au fond du parc. Il était immense et

impressionnant aux yeux d'un petit garçon de six ans. Deux marches de pierres moussues, fendues et érodées, permettaient, à qui l'oserait, d'accéder à la lourde grille de fer forgé qui en scellait les ténèbres.

François contemplait fasciné la noirceur qui l'attendait derrière la grille. Il ne monta pas les marches. En dépit de toute sa bravoure, il avait peur du noir. Une peur terrible, viscérale et irrépressible, qui lui valait le droit de dormir avec une lampe allumée dans sa chambre. Il savait que ça faisait de lui un *petit garçon*, mais n'avait jamais trouvé encore le courage d'affronter sa terreur.

Un deuxième endroit, dans le « Château Hanté » lui inspirait la même frayeur, c'était, à l'étage de l'imposante bâtisse, le couloir des chambres.

On y accédait par un monumental escalier de chêne ciré dont les planches parfois, trop souvent même au goût de François, craquaient la nuit sans raison dans le silence de la demeure, ce qui prouvait bien la présence des fantômes.

En haut des marches s'ouvrait un sombre corridor décoré de quelques tableaux d'ancêtres, parmi lesquels un redoutable et ventripotent Monsieur à la moustache énorme, et que notre héros ne pouvait contempler sans frémir.

Une minuscule veilleuse éclairait la nuit ce passage qui se terminait, tout au fond, dans la

pénombre, par la porte derrière laquelle dormait la maîtresse de maison.

François n'avait jamais franchi cette porte dont l'accès lui était interdit, et qui étant mal montée, avait tendance à souvent se refermer toute seule en claquant.

Il avait, par chance, sa chambre au rez-de-chaussée.

Il lui fallait pourtant tout son courage la nuit, ou bien ne plus pouvoir se retenir, pour se décider à se rendre aux toilettes. Entre la chambre et les cabinets comme on disait chez Tante Edwige, il y avait... L'Escalier !

Sans pantoufles, sur la pointe des pieds, il mettait en pratique sa *meilleure méthode d'éclaireur Sioux* pour atteindre le bas des marches sans être détecté, guettant le moindre craquement pouvant signifier la présence d'un fantôme. Puis d'un bond, il se lançait, traversant la zone dangereuse, sans jamais regarder cette bouche de noirceur qui le guettait en haut de l'escalier.

Enfermé dans les cabinets, il retrouvait quelque courage pour le retour, (sauf si entre temps les marches grinçaient tout d'un coup).

Revenir à la chambre était un peu moins difficile. Ne venait-il pas d'affronter avec succès les périls de l'aller ? Il retrouvait toutefois son lit avec

soulagement, arrivant même à se persuader qu'il n'avait même pas eu peur.

Pendant quelques mois, François ne revint pas au Château Hanté.

– Tante Edwige est très malade. On ira la voir quand elle ira mieux.

Il passa ces quelques mois à toujours dormir une lampe allumée.

Par une froide journée de Novembre, la famille revint chez Tante Edwige, enfin de retour de l'hôpital.

Somnolant à l'arrière de la voiture, il capta quelques bribes de la discussion des grands.

Il se demanda pourquoi on avait si mal nourri *Tantine* à l'hôpital, qui devait revenir à la maison « parce que c'était la faim ».

Il comprit aussi que c'était un peu grave sans doute, vu que son corps était attaqué par des « Armées Tastases », que dans son imagination il affubla aussitôt d'une coiffe mongole.

L'ambiance au manoir était sinistre. Il y avait plein d'autres oncles et tantes. Tout le monde parlait à voix basse, personne ne riait à table. Il faisait froid.

Le soir, le Docteur est venu avec une infirmière.